

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLÈGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. I.) Collège Joliette, P. Q., Mardi, 15 Mai 1877. (No. 16.)

LA PHILOSOPHIE.

SON RÔLE, SON ENSEIGNEMENT.

La Philosophie, ou l'étude de la sagesse, occupe le sommet des études littéraires. Les maîtres de la littérature classique connaissaient cette maxime fondamentale, ils l'énonçaient à peu près dans les mêmes termes :

“Scribendi recte, sapere est et principium et fons.” (1)

Au jugement des plus illustres d'entre eux, le BEAU n'est que la splendeur du VRAI et du BIEN. Or la science qui traite des vérités premières, source et fondement de toutes les autres, c'est la Philosophie. Clément d'Alexandrie l'appelait donc avec raison ; “la maîtresse des sciences humaines,” car il n'en est aucune qui ne lui emprunte ses principes ; et, comme le dit saint Thomas, c'est elle qui donne leur perfection à toutes les autres sciences.

Rien ne saurait égaler, dans l'ordre purement rationnel, cette haute discipline d'où part et où vient aboutir tout le reste. Quelque admirables que soient les autres œuvres du Créateur, l'âme humaine, avec ses facultés, ses lois et ses opérations, offre un sujet d'étude plus élevé et plus profond que l'univers entier. Les sciences naturelles ou physiques s'arrêtent aux causes secondes ; la philosophie est la recherche et la démonstration de la cause première. Les mathématiques n'opèrent que sur le fini ; l'infini est l'objet propre de la métaphysique. Les arts et les belles-lettres sont l'ornement de la vie humaine ; mais ce qui importe avant tout, c'est d'apprendre à bien penser et à raisonner juste. L'histoire se réduirait à une vaine curiosité, si la philosophie morale ne lui fournissait une règle sûre pour apprécier le mérite des hommes et

la valeur de leurs actes. Impossible de faire un pas sur le terrain d'une science quelconque sans appliquer ces idées nécessaires, immuables et absolues, qui forment la base de la raison humaine, et qu'il appartient à la philosophie d'éclaircir et de justifier en les ramenant à leur source éternelle ou à Dieu.

Or s'il est aujourd'hui une science négligée et même abaissée, c'est précisément la philosophie. Au XVII^e siècle déjà, Fénelon pouvait dire : “Nous manquons encore plus sur la terre de raison que de religion.” Mais combien plus vraie n'est-elle pas, à l'heure présente, cette parole que les tentatives des sophistes d'alors faisaient dire à l'éloquent auteur du *Traité de l'existence de Dieu* ? La philosophie, qui la cultive aujourd'hui avec tout le soin qu'elle mérite ? Ses chaires sont presque abandonnées. On va parfois jusqu'à lui refuser le nom de science et quelques-uns sont bien près de l'absorber dans la physique et dans la chimie. A entendre ces philosophes, il n'y a de réel que ce qui tombe sous les sens ; le reste est pure hypothèse et doit être considéré comme non venu. Ils n'admettent, disent-ils, que les faits ; ils ne veulent opérer que sur des réalités sensibles, oubliant que les faits sont régis par des lois et que les effets ont des causes.

Il n'est pas de symptôme plus alarmant que cette infirmité d'esprit qui ne permet plus à bon nombre de nos contemporains de comprendre le grand rôle de la philosophie, et en particulier de la métaphysique. On ne peut pas dire que toutes nos erreurs proviennent de là ; mais il en est beaucoup qui ne s'expliquent pas autrement. Et certes, si on accordait plus de place à l'examen des lois de l'esprit ; si une logique sévère disciplinait les intelligences, et qu'une certaine familiarité avec les notions métaphysiques habituât les âmes à s'élever au-dessus des réalités sensibles, est-ce que nous verrions se reproduire autour de nous, sous une forme à peine rajeunie, ces théories matérialistes

(1) Horace, ad Pisones, v. 309.